

RÈGNE DE LA JUSTICE

Administration et Rédaction
27, Rte de Vallière
1236 CARTIGNY / Genève
Téléphone 022 756 12 08

Journal mensuel, philanthropique et humanitaire
pour le relèvement moral et social

Fondateur: F.L.A. FREYTAG

ABONNEMENTS
Suisse, 1 an Fr. 4.--
Etranger Fr. 8.--
IBAN: CH83 0900 0000 1200 0656 7

Les effets bienfaisants de la vérité vécue

QU'EST-CE que la « vérité » ? La vérité, c'est l'amour du prochain, qui a été vécu par notre cher Sauveur dans son essence la plus élevée. C'est donc un sentiment sublime, qui ne fait que du bien et ne produit que du bonheur. Celui qui marche sur ce chemin est affectueux, aimable, humble. Chacun peut s'approcher de lui facilement, avec confiance, car il n'est pas hautain et n'a rien de ce qui caractérise les tgens religieux. Il est simple, tendre, bienveillant. Il a un profond discernement des choses. Il comprend toutes les situations qui se présentent au sein des humains, et il est désireux de tendre une main secourable à tous ceux qui en ont besoin.

La situation d'un homme qui vit la vérité est donc celle du bon Samaritain qui aime son prochain, car la vérité, c'est tendre la main à autrui, tandis que l'erreur, c'est l'ignorer, le mépriser. La chose est bien représentée dans la parabole du bon Samaritain. Le Seigneur montre tout d'abord un prêtre qui vient à passer; il ne regarde pas l'homme couché à terre, il ne lui tend pas la main. Il est occupé avec sa religiosité. Ensuite passe un Lévite, homme également très religieux, qui agit comme le premier. Puis vient un Samaritain. Ce dernier, voyant le prochain dans le malheur, descend de sa monture pour l'aider. Il ne lui demande pas s'il est juif ou païen. Il voit qu'il baigne dans son sang et il s'apitoie sur lui, lui tend la main noblement et généreusement. Voilà la vérité; elle est tendre, désintéressée, amicale, pleine de bienveillance. Elle nous montre aussi entre autres que l'Éternel ne punit pas. Et cette assurance est ineffable pour notre cœur.

La vérité, c'est donc l'amour du prochain. Notre organisme est ainsi créé que, si nous ne faisons pas du bien à notre entourage, il nous manque quelque chose d'essentiel. Il m'a fallu une quarantaine d'années d'études pour arriver à solutionner ce problème important au-delà de tout. On parle de l'amour dans toutes les dénominations religieuses. On dit qu'il faut s'aimer. On prône l'amour de la patrie. Cependant on n'a jamais connu le véritable amour, parce que les humains se haïssent. Leur amour est de l'égoïsme, c'est-à-dire de la haine dissimulée. L'homme ne s'aime pas même personnellement. Il voudrait s'aimer, se faire du bien, et il n'arrive qu'à se faire du mal. Il sait qu'il faut manger et boire pour pouvoir exister, mais il ne reste pas dans la juste mesure qui lui ferait du bien. Étant égoïste, il recherche des satisfactions immédiates. De

ce fait il mange et boit souvent d'une façon désordonnée. Il croit ainsi se faire du bien, mais chacune des jouissances après lesquelles il court est grevée d'un principe désagrégeant pour son corps. L'amour divin, l'amour véritable, procure au contraire des jouissances qui sont un précieux ravitaillement pour l'organisme, sans aucun arrière-goût amer et décevant.

L'amour divin est une source de joies sublimes, glorieuses pour celui qui le pratique. Il en retire la bénédiction de l'Éternel, qu'il ressent dans son âme. Il n'y a pas de mauvaises récoltes à craindre pour ce qui est semé dans l'amour véritable, car c'est la bénédiction complète, qui n'est grevée d'aucune déception. Voilà ce que représente la vérité, l'amour divin. Les humains pensent qu'en entassant de l'argent ils se font du bien et se prémunissent contre l'adversité. En réalité, c'est pour eux une source de douleurs et de chagrins. Quand on nous donne quelque chose, nous en sommes responsables. C'est pour le faire circuler d'une manière ou d'une autre pour la bénédiction. Il faut donc savoir bien le gérer et l'employer aussi vite que possible, pour que cela ne produise pas la malédiction pour finir.

L'amour que les humains ont pour les plaisirs, les avantages personnels, la considération, la vogue, etc., ne leur procure aucun avantage véritable, mais au contraire beaucoup de déceptions et de désillusions. Toute la considération et la gloire du monde, tout ce qui est fait selon son esprit, n'est que pauvreté et source de malheur. En effet, un jour ou l'autre l'homme tombe malade, parce qu'il a suivi cette voie qui n'est pas la bonne. En agissant ainsi, il ne s'aime donc pas réellement lui-même, faisant toutes sortes de choses qui le font ensuite cruellement souffrir. Par exemple, un homme jaloux, ou qui a dans son cœur de l'animosité, de la rancune, de la colère, des envies, des suspicions, des mauvaises pensées, ne peut être que malheureux. Étant égoïste, il cherche à satisfaire ses passions, sois-disant pour se faire du bien; mais ces jouissances le détruisent peu à peu.

Le Tout-Puissant nous donne des enseignements admirables, et son Fils aussi. Bien que les humains aient souvent entendu le message de la bonne nouvelle, l'invitation du Fils de Dieu disant: « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, je vous soulagerai, je donnerai du repos à vos âmes », peu nombreux sont ceux qui écoutent cet appel affectueux. Ceux qui répondent sont aimablement reçus. Le Seigneur n'en

veut pas à ceux qui ne le suivent pas, car l'amour divin est basé sur la liberté. C'est pourquoi le Seigneur la laisse à chacun. Ce n'est pas ainsi dans le monde. Souvent des personnes sont venues me donner toute espèce de conseils, et quand je ne les suivais pas, elles m'en voulaient. L'Éternel nous donne aussi de très bons conseils, mais si nous faisons autrement, Il ne nous en garde jamais rigueur. Il déplore seulement que nous ne l'écoutions pas, parce que ses instructions sont toujours pour notre plus grand bien.

C'est merveilleux de savoir que Dieu ne punit pas, ne gronde pas, n'est jamais fatigué de nous, qu'Il est toujours prêt à nous recevoir malgré notre faiblesse. Cependant l'équivalence fonctionne toujours, et ce qui a été semé doit être récolté. C'est pourquoi celui qui veut récolter du bien et non du mal doit absolument changer de caractère, transformer sa manière de faire et de voir, pour se rallier à ce qui est noble, généreux, à ce qui produit la bénédiction.

La ligne de conduite adoptée actuellement dans le monde consiste à se faire continuellement du mal, à se détruire petit à petit. Les humains pratiquent le mal parce qu'ils sont dans les ténébres. Quand le mal commence à montrer ses fruits, on est abattu, on voudrait se raviser, mais lorsqu'une habitude est prise, ce n'est pas facile de s'en débarrasser. L'habitude est en effet comme une seconde nature. Une fois qu'un pli est pris et fortement marqué, il faut faire des efforts très grands, et manifester beaucoup de bonne volonté pour s'en défaire.

Je l'ai bien remarqué pour moi-même. J'avais aussi des habitudes dont je devais me libérer. Pour m'en défaire, j'ai dû lutter honnêtement pendant longtemps, jusqu'à ce que peu à peu de nouvelles pensées, de nouvelles habitudes se soient formées et aient remplacé les anciennes.

Au commencement, nous éprouvons du regret et même de la douleur de lâcher et de perdre certaines habitudes contractées sous l'esprit du monde. Cependant, lorsque les nouvelles habitudes, qui nous sont données par la grâce divine, se sont implantées dans notre cœur, elles réjouissent notre âme et nous font un bien véritable, elles nous procurent des sensations ineffables de bonheur. Nous sentons qu'elles sont pour nous un affranchissement de la servitude et de la corruption qui nous couchent dans le cercueil.

Nous voyons donc combien il est utile pour nous de connaître la vérité, afin que nous puissions devenir de vrais enfants de Dieu qui reçoivent les instructions divines, les prennent à cœur et les vivent pour être délivrés de ce qui les fait souffrir et mourir. Ce processus

« Heureux les affligés, car ils seront consolés »

C'EST en Tchécoslovaquie que je vis le jour. Mon enfance fut pénible, car j'étais continuellement malade. J'eus le typhus, deux fois la méningite. Je me vois encore à quatre ans, cloué au lit. Ma pauvre mère ne sachant plus que faire m'emmena à l'hôpital. On la reçut avec ces paroles qui labourèrent son cœur: « Que voulez-vous que nous fassions avec un moribond ? »

Un jour un de mes oncles vint me visiter à l'hôpital depuis la Pologne, pays de maman. J'eus une telle joie de le voir entrer que je voulus courir l'embrasser; inconscient de mon état de faiblesse, je m'évanouis.

Il me fallut des semaines d'hôpital avant de pouvoir rentrer chez nous, chétif et faible. Souvent je disais à ma mère désespérée: « Je préférerais mourir que d'être toujours malade. Pourquoi ne puis-je pas vivre et courir comme

les autres enfants ? » Elle en pleurait bien souvent, et faisait l'impossible pour faciliter mon existence.

Une nuit, un chat sauta sur mon lit. Dans ma faiblesse, j'en éprouvai une telle frayeur que j'en devins bègue. Cette infirmité ne me quitta qu'à l'âge de 22 ans. J'en souffris énormément. Que de moqueries je dus endurer de la part de mes camarades! que d'humiliations aussi! D'autre part que de révoltes dans mon pauvre cœur contre ce sort injuste qui semblait s'acharner après moi! Je pensais que mon handicap physique m'empêcherait un jour de me marier; cela me mettait dans une telle colère, que la haine grandissait en moi envers tout le monde. J'en arrivai même à vouloir m'enlever la vie, mais je n'en fis rien par égard pour ma mère qui était si dévouée.

Cet état d'esprit me rendait désobéissant. J'imaginai les pires bêtises car j'étais révolté. Un jour, croisant dans la rue un monsieur très bien habillé, je lançai un gros pavé dans une

flaque de boue; tout son costume en fut taché. Ma mère, qui dut en payer le nettoyage, me gronda tellement, et je vis sa peine si grande, que je me promis de ne plus recommencer.

Mon père étant à la guerre, ma pauvre chère maman n'avait guère d'autorité sur moi, et les exemples déplorables de mauvais garnements qui m'entouraient n'étaient pas une aide pour moi.

Je pris le chemin de l'école à l'âge de 6 ans. J'étais bien souvent battu, et les déceptions étaient mon pain quotidien. J'appris un jour qu'on allait distribuer de bonnes chaussures à clous aux enfants dont le père était à la guerre. Mais lorsque j'allai à la distribution, il n'y en avait plus pour moi... Pour Noël, mes camarades apprenaient une petite pièce de théâtre. Comme je bégayais, ce plaisir n'était pas pour moi. Tout cela me révoltait de plus en plus, et je devins un garçon impossible.

A Noël, ma mère m'emmena à la messe. C'était la première fois que j'entrais dans

une église. Je fus très ému par la musique, les chants. Cela me fit une impression qui me suivit toute ma vie. La vue du crucifix me frappa beaucoup. Je demandai à maman qui était là, cloué au bois, et pourquoi? Elle m'expliqua de son mieux le sacrifice du Sauveur, sa bonté, son humilité, et la méchanceté des hommes qui l'avaient méprisé et crucifié. J'en fus très touché, mais je me demandais à quoi avait servi un tel acte d'une noblesse.

Mon père, enfin revenu au foyer, décida de quitter le pays pour la Pologne, où il avait de la famille comme ma mère. Après un long voyage, on me déposa chez des amis, me laissant tout seul dans une cuisine, pendant que mes parents cherchaient un logement. Ces gens-là ne pensant pas que j'avais aussi faim, soupèrent copieusement sous mes yeux, sans penser à m'offrir une de ces tartines sucrées qui me faisaient tellement envie. Mes parents ne trouvèrent aucun gîte; ainsi durant plusieurs mois nous fûmes obligés de

se réalise peu à peu. Nous devons nous pénétrer de ce grand et précieux enseignement: «Nous ne connaissons la vérité que dans la mesure où nous la vivons.» Nous pouvons entendre des choses ineffables, qui nous réjouissent profondément et nous enthousiasment. Mais pour qu'elles se gravent dans le cœur comme une source de bénédiction, il faut les vivre, car nous ne connaissons réellement que ce que nous vivons. Nous pouvons entendre parler de la vérité dans tous ses détails, en comprendre peut-être même les effets par la foi, en déterminer toute la gloire et la bénédiction, mais nous ne pouvons pas soupeser, ressentir et bénéficier de toute la quintessence et de la puissance de la vérité si nous ne la pratiquons pas de tout notre cœur. C'est seulement en la vivant que nous remarquons, constatons et palpons en quelque sorte combien il fait bon être dans la vérité, être un enfant de Dieu, savoir que Dieu est notre Père, un Père infiniment bon, affectueux, plein de miséricorde, qui ne gronde pas et ne se lasse jamais de nous. Alors, mais alors seulement, un sentiment sublime et véritable de bonheur peut se manifester dans notre cœur.

Il est certain que si l'on veut devenir un enfant de Dieu, il faut mettre de côté ce qui caractérise les enfants de ce monde de ténèbres, changer de mentalité. Pour réaliser ce programme, le Seigneur commence par nous donner un embryon de foi, comme un don extrêmement précieux. Ce gage de son amour, ce trésor qui nous est accordé gratuitement doit prospérer dans notre âme. Il doit développer en nous par la pratique de la vérité un caractère nouveau, des sentiments complètement différents. C'est indispensable pour atteindre le but, soit notre destinée, qui est la vie éternelle sur la terre. Ce qui est à réformer surtout, c'est notre caractère, qui doit arriver à refléter sur toutes ses faces la lumière glorieuse de l'amour divin. Nous y arrivons en nous associant de tout notre cœur à l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre, qui se manifeste actuellement par les vrais enfants de Dieu. C'est ce qui doit être l'objet de notre méditation. Pour cela tous les sentiments qui ne sont pas basés sur l'amour divin doivent être mis de côté.

Ainsi que la chose est mentionnée plus haut, c'est en pratiquant la vérité avec beaucoup de zèle et de conviction que l'on devient conscient de sa valeur et de sa glorieuse puissance. C'est aussi en vivant la vérité de tout notre cœur, en ne nous laissant distraire par rien, que nous devenons de vrais enfants de Dieu. Nous marchons ainsi sûrement vers l'affranchissement, vers la paix, la joie et la consolation ineffables du Seigneur.

Pour commencer nous ne sommes guère sensibles à la vérité. Nous sommes surtout sensibles à l'erreur et à ses dérivés, qui sont tous des excroissances directes de l'égoïsme. C'est ainsi que nous avons été enchaînés par des habitudes qui donnent d'épouvantables résultats de destruction. Il est donc indispensable que nous entendions parler de la vérité, qui est l'amour, et que nous nous exercions à la vivre de toute notre âme, afin que la transformation de notre mentalité puisse s'opérer. Des horizons nouveaux s'ouvrent ainsi devant nous, et nous commençons à estimer ce que vaut la situation glorieuse qui consiste à être un enfant de Dieu, après avoir été un fils de l'adversaire qui nous a fait souffrir et nous a rendus malheureux par les impressions égoïstes qu'il nous a communiquées.

Au fur et à mesure que nous faisons des efforts pour vivre les principes de la vérité, notre cœur se purifie. Nous repérons toujours mieux où notre caractère doit être réformé. En faisant des efforts pour combattre ce que nous avons vu de défectueux en nous, notre ancien caractère s'efface peu à peu pour faire place à de nouvelles habitudes qui nous rendent heureux et

nous permettent de rendre notre entourage heureux. De vindicatifs, suspicieux, orgueilleux, jaloux que nous étions, nous devenons confiants, humbles, généreux, désintéressés, cela pour notre plus grand bien et pour la bénédiction de ceux que nous côtoyons. Nous devenons aimables, bienveillants, miséricordieux, nobles. Le prochain recherche alors notre compagnie, parce que nous répandons autour de nous une ambiance qui délasse, qui fait du bien, qui encourage, console et réjouit.

Ce sont là les effets de la vérité vécue par un cœur sincère. C'est ainsi que nous nous approprions les sentiments qui nous assurent le bonheur et la possibilité de la vie éternelle, qui est offerte actuellement aux humains comme résultat de la rançon payée par notre cher Sauveur et son église fidèle.

Déforestation passive

Le journal *Tribune de Genève* du 23 janvier 2026 publie l'article suivant sur la déforestation. Un sujet actuel qui devrait être pris beaucoup plus au sérieux comme nous allons le voir.

Déforestation: quand l’UE manque une occasion

Alors que l’année 2026, à peine commencée, s’annonce déjà très mouvementée sur le plan international, à l’image de 2025, le fracas géopolitique tend à reléguer au second plan les enjeux environnementaux. La saturation de l’actualité internationale fait surtout oublier que l’année écoulée s’est conclue sur plusieurs échecs majeurs en matière de protection du climat et des écosystèmes. Au moment de tirer le bilan environnemental de 2025, deux revers s’imposent particulièrement. On a déjà beaucoup commenté les résultats décevants de la COP 30, qui n’ont débouché que sur des engagements timides. On a en revanche beaucoup moins entendu parler d’un autre revers majeur survenu fin 2025, lorsque l’Union européenne a entériné le deuxième report de sa loi sur la déforestation. Cette législation ambitieuse visait à réduire l’empreinte globale de l’Europe en garantissant qu’aucun produit entrant sur le marché européen ne provienne de terres récemment déboisées. Or lutter contre la déforestation constitue un levier essentiel face au dérèglement climatique. Les forêts jouent un rôle crucial d’absorption du carbone et leur destruction, en plus de perturber des écosystèmes indispensables, contribue directement à l’augmentation des émissions mondiales. Et même si ce constat n’a rien de nouveau, l’année 2024 a malgré tout marqué un nouveau record de déforestation, rappelant à quel point le phénomène s’aggrave. La loi de l’UE avait le mérite de combler une réalité souvent ignorée. Même si l’UE ne rase presque plus ses propres forêts, elle contribue indirectement à la déforestation à travers ses importations de soja, d’huile de palme, de viande, de cacao, de café et d’autres produits agricoles. En croisant les données douanières avec des cartes détaillées de déforestation, des chercheurs ont montré que l’Europe est le deuxième importateur mondial de « déforestation indirecte » et responsable de près de 10 % de la déforestation globale. Pour réduire cette empreinte, la loi exigeait que tout importateur garantisse que ses produits n’avaient pas été cultivés sur des terres récemment déboisées et fournisse les coordonnées géographiques précises des parcelles d’origine. Cette dernière exigence, indispensable pour vérifier l’application de la loi, se heurte toutefois à un défi majeur: dans les chaînes d’approvisionnement modernes, une multitude d’intermédiaires sépare souvent le fermier de l’acheteur final. Retracer l’origine exacte d’un lot de soja, de café ou de viande devient alors extrêmement complexe. Reconnaissant ces difficultés, une première entrée en vigueur de la loi avait déjà été repoussée d’un an afin de laisser aux entreprises le temps de s’y préparer. Malgré cela, la loi vient d’être ajournée une seconde fois, pour ne commencer qu’en 2027, assortie

d’une proposition de simplification que certains ont immédiatement dénoncée comme un affaiblissement du texte. Parmi les raisons avancées figure le fait que les systèmes informatiques de l’UE ne seraient pas prêts à recevoir les déclarations des entreprises. Un argument d’autant plus ironique quand on sait les défis logistiques considérables que l’UE demande aux entreprises pour retracer leurs chaînes d’approvisionnement. Ce nouveau report assombrit encore les résultats déjà décevants de la COP 30, pourtant organisée à Belém, au cœur de l’Amazonie, lieu hautement symbolique de l’urgence à protéger les forêts. Il révèle surtout un paradoxe plus profond: comment espérer réduire la déforestation à l’échelle mondiale si, même en Europe, les outils et les politiques censés diminuer notre propre empreinte tardent à se concrétiser? Dans un contexte politique mondial de plus en plus hostile à l’action environnementale, l’Europe a manqué une occasion essentielle de montrer l’exemple et d’affirmer son rôle dans la lutte climatique

Nous comprenons parfaitement le problème qui se pose face à la déforestation. Déjà les événements actuels tendent à faire passer au second plan les enjeux climatiques. Les différents conflits et les conséquences qui en découlent mobilisent toute l’attention pour les résoudre. D’autre part, comme on peut le lire dans cet article, la mise en place de la loi que devait voter l’Union européenne, requiert des moyens nouveaux qui ne sont pas encore disponibles.

Cet article attire cependant notre attention sur un autre phénomène que nous pourrions appeler la déforestation passive. En effet, en important des produits provenant de terres récemment déboisées nous participons indirectement à la déforestation. Néanmoins, et selon les stastiques, la déforestation ralentit dans toutes les régions du monde. Depuis 1990, la Chine a gagné 62 millions d’hectares de forêt. La Chine plante plus d’arbres que n’importe quel autre pays depuis 40 ans.

Bien que la déforestation ralentisse, le niveau actuel reste beaucoup trop élevé pour être soutenable. Le monde perd encore 10,9 millions d’hectares de forêts naturelles par an. Il est temps de prendre conscience de la valeur des arbres dans la nature. Les écosystèmes forestiers abritent une part importante de la biodiversité mondiale et luttent directement contre le réchauffement climatique en stockant du carbone – 3,6 milliards de tonnes en 2025. Ce sont les poumons de la terre.

Heureusement, selon les promesses divines relatées dans les saintes Ecritures, le Rétablissement de toutes choses va bientôt s’établir sur la terre. Il a d’ailleurs déjà commencé depuis la parution du *Message à l’Humanité* en 1922. Mais il va s’étendre à toute la terre quand aura pris fin la grande tribulation qui va bientôt s’abattre sur les nations. Délivrés de l’emprise de l’esprit de l’adversaire, les humains planteront des arbres. La terre qui avait été maudite à cause de l’homme, sera rétablie à l’aide de l’intervention humaine. Il ne se fera plus ni tort ni dommage. La paix sera établie pour toujours sur toute la terre, en vertu du sacrifice de notre cher Sauveur et de ses fidèles disciples.

Sauvée par son chat!

Dans le journal allemand *Heim und Welt* N° 14, nous trouvons l'intéressant fait suivant:

Claus Jansen, le débardeur, rentrait chez lui vers 22 heures, après le travail du soir. Lorsqu’il voulut ouvrir sa porte, Mausi, la chatte de sa voisine, courut vers lui. Elle appartenait à Madame Krieger. La bête saignait par une profonde blessure à la gorge. Lorsque le débardeur voulut soulever la chatte, l’ayant souvent caressée, celle-ci se défendit. Elle miaulait plaintivement et s’élança à travers le palier vers l’appartement de sa maîtresse. De larges traces de sang marquaient son chemin. Mausi gratta furieusement à la porte, malgré

coucher dans la grange de ces amis, sur la paille parmi de gros cafards.

Il fallut retourner à l'école. Je mettais une toque de fourrure pour me protéger des grands froids de cette région; mais les enfants me poursuivaient en me lançant des pierres, prétendant que j'étais juif. Pour éviter cela, j'enlevais alors ma toque, au risque d'attraper froid. A la maison, mon père me frappait parce que je rentrais tête nue.

Le maître d'école ne m'aimait pas; il me frappait souvent. Je n'avais que mon petit frère Léon comme ami; son affection m'était un bien précieux.

Mon père avait gagné la Pologne pensant être aidé par sa sœur qui y était établie. Mais hélas, celle-ci nous déçut tous profondément. En Tchécoslovaquie nous étions heureux et à l'aise, tandis qu'ici, c'était la misère générale, l'égoïsme, la dureté. J'en garde un souvenir des plus pénibles. Quand je repasse mes souvenirs, je vois encore les pauvres gens de cet

endroit tirer l'eau des puits, la porter dans deux seaux sur les épaules, moudre le blé avec une grosse pierre, s'éclairer aux lampes à pétrole, et échanger des myrtilles contre quelques harengs séchés.

Au milieu de cette misère, il y avait des processions d'un luxe incroyable. On portait la vierge sur des coussins précieux, et les prêtres étaient revêtus d'habits somptueux. Tout cela me faisait mal. Quoique très jeune encore, je ne pouvais associer un tel luxe à tant de pauvreté. L'image du crucifix aperçu lors de ma première messe me poursuivait, et je ne comprenais pas pourquoi les successeurs de ce Maître si humble ne l'avaient pas suivi.

Ma santé se maintenait malgré le froid. Un jour, alors que je jouais sur un petit lac gelé, la glace se rompit; et j'enfonçai jusqu'aux aisselles. Ma mère fut épouvantée, mais malgré tout, je ne contractai aucune maladie.

Mon père se rendit compte de l'erreur qu'il avait commise en quittant son pays. Après

plusieurs mois de cette vie de bohémiens, logeant de grange en grange et mangeant à la même gamelle, il décida d'aller travailler en France. Un appel avait retenti en Pologne, demandant des mineurs. Vingt-quatre familles partirent avec nous. On nous mit (mes parents, mon frère, ma sœur et moi) dans un wagon à bestiaux, avec interdiction d'en sortir, avant l'arrivée.

Dans quelques gares, lors des manœuvres, nous descendions un moment nous dégourdir les jambes, mais un des nôtres restait toujours de piquet, de peur que le train ne s'ébranle en laissant quelqu'un sur le quai. Le voyage fut long et très pénible; mais nous étions soutenus en pensant à ce que nous allions trouver. Chacun espérait rencontrer en France une vie facile, des avantages matériels et un travail agréable.

Notre déception fut grande. Nous étions logés non loin des mines; les baraquements étaient propres, mais très simples: un lit, une

table, une chaise par personne. La nourriture était très frugale; mais enfin nous étions chez nous, et j'en étais très heureux!

A l'école, je dus recommencer de A à Z mon instruction dans une autre langue et ce fut assez difficile pour moi. Pour mon père, le travail à la mine fut ardu, n'étant pas habitué à descendre ainsi journellement sous terre pour en extraire le charbon. Il se mit à boire pour noyer sa peine. La vie devint dès lors pénible et douloureuse à la maison, car les scènes se succédaient, à cause de tout l'argent stupidement dépensé.

Lorsque j'eus dix ans et demi, je partis travailler à la mine avec ma sœur, désireux d'aider notre chère mère avec nos petits salaires de débutants. Mais hélas, notre père buvait aussi ce que nous gagnions, et frappait ma mère quand la bourse était vide. Dix ans s'écoulèrent ainsi dans une atmosphère indicible de tristesse, de cris, de menaces et de coups.

sa terrible blessure. Elle se dressait et cherchait à sauter contre la poignée de la porte pour l'ouvrir.

– Mais, qu’as-tu donc? demanda Jansen.

Tout à coup, l’homme sentit une intense odeur de gaz s’échappant par les interstices de la vieille porte. Le débardeur frappa, aucun son ne parvint de l’intérieur. Il n’hésita pas longtemps. Il courut à son appartement, se munit d’outils au moyen desquels il chercha à faire céder la serrure. Mausî miaulait toujours et sautait contre l’homme. Claus lui parlait doucement, cherchant à la tranquilliser: «Il faut d’abord que j’ouvre la porte; ensuite je panserai ta blessure.»

Jansen était costaud; aussi, la porte céda-t-elle bientôt. Il pénétra dans la petite chambre où se trouvait la septuagénaire. Madame Krieger était allongée sur un divan et ne bougeait pas. L’émanation de gaz était si forte que l’homme ne respirait qu’avec peine. Il courut à la cuisine dont la porte était grande ouverte et ferma le robinet du gaz. Il vit ensuite ce qui s’était produit: la soupe avait débordé de la casserole et avait éteint la flamme. A la hâte, Jansen ouvrit la fenêtre. La vitre droite avait un grand trou; devant la fenêtre se trouvait le coussin de Mausî, car la tablette de la fenêtre était le lieu préféré de la chatte.

Le débardeur fit ensuite ce qu’il avait de mieux à faire: il téléphona pour appeler le poste de secours; ensuite il tâta le cœur de la vieille dame: il battait encore faiblement.

Presque aussitôt les premiers secours arrivèrent sur les lieux avec les appareils pour la respiration artificielle. Puis vint encore la police. Pendant que les sanitaires s’occupaient de la vieille dame, Claus Jansen pensait la blessure de Mausî. Quelques débris de verre étaient encore dans la fourrure de l’animal. Le débardeur les enleva soigneusement et fit à la chatte un pansement conforme aux règles de l’art.

Une heure plus tard, Madame Krieger était rétablie et sa première question fut pour sa chatte. L’agent de police sourit: «Heureusement que vous habitez un rez-de-chaussée, dit-il. Votre brave chatte a fait un formidable bond à travers la vitre; dans le petit jardinet; malgré sa grave blessure, elle a alerté votre voisin qui rentrait justement à la maison. En franchissant la vitre, au mépris de la mort, votre chatte vous a sauvé la vie. C’est ce qui a permis qu’un peu d’air frais pénètre dans la pièce, sans quoi vous seriez morte.»

Ce récit nous confirme une fois de plus l’utilité de l’harmonie qui doit, ou qui devrait, exister dans la création. Combien de récits nous sont ainsi envoyés, montrant que l’attachement d’un animal bien traité peut se traduire par une très grande bénédiction. Du reste, souvent nous avons pu remarquer que la reconnaissance était hélas, bien plus vive et profonde chez les animaux que chez les pauvres humains!

En plus de la reconnaissance, nous nous rendons compte que, quoi qu’on en dise, il y a dans le cerveau de ces braves bêtes, une compréhension remarquable qui ne le cède en rien à ce que l’on nomme l’intelligence, dont l’homme croit avoir le monopole.

Comme nous l’avons souvent souligné, malheureusement cette supériorité se retourne bien souvent contre l’homme, et devient une infériorité. Tout cela toujours à cause de ce terrible poison qu’est l’égoïsme.

Que de leçons nous pouvons apprendre dans tout ce qui se passe autour de nous, dans cette admirable création qui porte la marque de l’Eternel! Evidemment que sur la terre actuellement, cette marque a été terriblement oblitérée par la ligne de conduite des humains, et justement par une connaissance asservie à cet égoïsme, soit l’intérêt personnel.

Tout cela nous pousse à nous réjouir d’autant plus du monde nouveau qui va s’introduire, tel qu’il a été annoncé par les prophètes de Dieu. L’harmonie sera ainsi restaurée dans tous les domaines. Quantité de choses qui paraissent maintenant impossibles, à cause

des ténèbres qui couvrent la terre, deviendront non seulement possibles, mais réelles. A nous de développer une véritable intelligence pour nous mettre d’accord avec la grandiose loi universelle de l’altruisme, si clairement mise en évidence par *Le Message à l’Humanité*.

Les revers de la cigarette

Fumer tue. C’est bien connu. La cigarette est nocive pour la santé. On connaît déjà une longue liste de maladies auxquelles la cigarette n’est pas étrangère mais il s’en ajoute une à laquelle nous n’avions peut-être pas pensé: la démence. C’est ce que nous explique l’article suivant issu du journal *20minutes* du 22 octobre 2025.

Arrêter de fumer limite la démence

TABAGISME *On le sait, renoncer à la cigarette est bon pour la santé: moins de maladies cardio-vasculaires et de cancers, meilleure fonction pulmonaire, amélioration du sommeil ou encore une plus jolie peau. Selon une récente étude britannique, l’arrêt du tabagisme limiterait aussi les risques de démence, même s’il intervient tard dans la vie. Après avoir fait passer des tests cognitifs à des fumeurs et à des ex-fumeurs âgés en moyenne de 58 ans, les chercheurs ont constaté que, chez ces derniers, le déclin de la mémoire était environ 20% plus lent que dans l’autre groupe, et la perte de fluidité verbale réduite de moitié. Mieux: dix ans après l’arrêt de la cigarette, les risques de démence étaient les mêmes que ceux de quelqu’un n’ayant jamais fumé.*

Il existe une vérité un peu inconfortable mais importante: sur le plan médical, il n’y a aucun avantage pour la santé à fumer. Par contre, les risques liés à l’habitude de fumer sont nombreux et non négligeables. Cancers, maladies cardiovasculaires, problèmes respiratoires, vieillissement accéléré, dépendance... et aucun bénéfice physiologique ne compense ces effets.

Cependant, les gens ressentent malgré tout certains «avantages» subjectifs ou psychologiques qui ne sont pas des bénéfices réels, mais plutôt des effets perçus qui expliquent pourquoi il est difficile d’arrêter. La nicotine peut donner une impression de relaxation. Mais en réalité, elle soulage surtout le manque créé par la dépendance. C’est un cercle vicieux: la cigarette calme un stress... qu’elle a elle-même provoqué.

Pour certains, fumer crée un moment de pause, facilite les interactions, donne un sentiment d’appartenance à un groupe. Ce n’est pas un avantage du tabac, mais un effet social lié au contexte.

La nicotine peut brièvement augmenter l’attention, améliorer la vigilance, accélérer la réaction. Mais ces effets sont transitoires et suivis d’une chute qui pousse à refumer.

Certaines personnes utilisent la cigarette pour calmer l’anxiété, gérer l’ennui, accompagner une émotion forte. Là encore, ce n’est pas un bénéfice du tabac, mais une stratégie d’adaptation qui peut être remplacée par des méthodes plus saines. La nicotine créé une illusion de bénéfice en corrigeant les effets du manque qu’elle a elle-même installé.

Ces données nous démontrent qu’il n’y a pas d’avantage à fumer. Par contre, les inconvénients sont bien réels, et parfois fatals. La cigarette se paie au prix fort, et par des maladies de tous genres. Il convient alors de se demander: Vaut-il la peine de prendre une telle habitude, s’il faut endurer plus tard des désavantages si sérieux?

Il en va de même pour de nombreuses passions que l’on entretient et qui font notre malheur. C’est pourquoi, il serait favorable d’envisager de renoncer à certaines de ces habitudes qui nuisent à notre santé. Mais il faut une volonté bien déterminée pour y parvenir. Souvent, il faut que la maladie nous ait touchés pour nous décider à changer de comportement. Et pourtant, cela vaut vraiment la peine de tout faire pour quitter

définitivement nos mauvais penchants. Quand on a fait le pas, on ne veut plus retourner en arrière, tant notre organisme nous fait ressentir le bienfait d’avoir renoncé à nos passions. La sensation de bien-être que l’on ressent nous récompense de tous les efforts que nous a coûtés notre décision.

En réalité le mal a fait en nous un travail beaucoup plus profond que nous ne le pensons. Mais heureusement, il existe un moyen puissant d’y échapper. Il s’agit de l’œuvre expiatoire de notre cher Sauveur. Son sacrifice, le don de sa vie pour tous les humains a un tel pouvoir de rachat qu’il peut nous permettre d’envisager un changement complet de caractère. Le point important à envisager, c’est d’acquérir la foi. Si nous avons le désir de quitter notre situation d’esclaves de certaines habitudes qui nous asservissent, nous pouvons demander la foi à l’Eternel qui désire nous bénir.

Il nous envoie alors à l’école de notre cher Sauveur qui veut bien nous apprendre à devenir de vrais fils de Dieu. Il veut même nous apprendre à aimer notre prochain comme nous-mêmes, condition indispensable pour recevoir la vie.

Tous les humains devront passer par cette éducation qui n’est pas une corvée, mais plutôt une discipline aimable. Notre cher Sauveur nous dit: «Mon joug est doux et mon fardeau léger.»

Les cieux racontent la gloire de Dieu

Du journal *Ouest-France* du 12 janvier 2026, nous reproduisons le texte suivant, paru dans le courrier des lecteurs.

«Des paroles plus que jamais d’actualité»

En ce début d’année, je me tenais devant l’océan ensoleillé, assis à côté de ma femme qui me disait: «Quand on voit toute cette beauté, on a du mal à comprendre pourquoi les hommes passent leur temps à se jalouser et à se faire la guerre.» C’est parce que cette beauté n’appartient à personne et qu’elle est pour tout le monde. La beauté de l’océan nous rappelle les paroles prophétiques de Jean-Jacques Rousseau. Des paroles plus que jamais d’actualité, à l’heure où des puissants de plus en plus puissants prétendent privatiser la planète: «Le premier qui, ayant enclos un terrain, s’avisa de dire: Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d’horreurs n’eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables: Gardez-vous d’écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n’est à personne!» «Discours sur l’origine de l’inégalité», 1754.

Face à la beauté, à l’immensité, au caractère majestueux de l’océan, du ciel et du soleil, on peut s’émerveiller et philosopher. Effectivement, les fruits sont à tous et la terre à personne, ou plutôt si, elle appartient à Celui qui l’a créée, l’Eternel. L’auteur de ces lignes est loin de se douter que sa pensée ne s’arrête pas là, puisque la Bible nous apprend que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, puisque nous avons été rachetés à un grand prix. 1 Cor. 6: 19, 20.

On pourrait se demander comment cela est possible. Et bien, l’apôtre Paul nous apprend que nous étions vendus au péché. Rom. 7: 14. Nous savons que celui qui se livre au péché, est esclave du péché. Mais notre cher Sauveur a payé pour nous. Il a réalisé l’acte d’amour par excellence de donner sa vie pour nous sauver. Il s’ensuit donc logiquement que nous appartenons à celui qui a payé pour nous, soit à l’Eternel qui a donné son Fils pour payer notre rançon.

En réalité, très peu de personnes peuvent vivre cette

Le jour de mes vingt ans, ne pouvant plus supporter de voir maman ainsi maltraitée, je frappai violemment mon père, lui jetant à la face tous les reproches que j’avais à lui faire. Mais comme il était beaucoup plus fort que moi, il me rendit le double de coups. Après plusieurs scènes de ce genre, je dus quitter le foyer paternel et vivre au coron.

Que de misères je côtoyais chaque jour! Combien de fois je perdis de bons camarades de travail, subitement gazés ou ensevelis sous des éboulements! Que d’épouses j’ai entendues au bord des puits, appelant un compagnon qui ne devait plus jamais remonter à la surface! Malgré tout cela, il fallait continuer à descendre chaque matin au fond du gouffre, en proie à tous ces dangers. Je sentis une fois moi-même un gaz agréable, comme parfumé, qui m’enveloppait, et ma lampe s’éteignit progressivement. Je n’eus que le temps de me sauver à toutes jambes et d’échapper ainsi à une mort certaine.

Un matin, nous fûmes surpris par un éboulement, moi et mon collègue, un aimable garçon que j’aimais comme mon frère. C’était un orphelin élevé par l’Assistance publique de Paris, qui avait eu, comme moi, une enfance très malheureuse. Nous nous comprenions bien, et saisissons toutes les occasions de travailler côte à côte. Nous fûmes ensevelis tous les deux sous la masse de pierres et de terre noire. Je réussis à me dégager le premier, n’ayant que quelques écorchures. Après bien des efforts, je pus enfin sauver mon ami, légèrement blessé, mais surtout à moitié étouffé. Revenu à lui, grâce à des compresses et au bon air, il ne savait comment me remercier de l’avoir tiré de la mort. Le lendemain il me montrait sa gorge très enflammée, et dans la nuit, il s’endormit pour toujours.

Mon chagrin fut très grand. Devant cette misère générale, je me disais souvent: Pourquoi sommes-nous sur la terre? N’est-ce que pour mener une vie si triste, pour souffrir,

être malheureux et sans espérance? N’y a-t-il donc rien de meilleur à offrir aux humains?

Après une opération, je fus déclaré inapte au travail de la mine. Avec ma petite pension, je pris alors des leçons de musique, ce qui était mon grand désir. Je travaillai d’arrachepied. Ma mère m’encourageait de son mieux, ayant bien souffert de me voir descendre au fond de la mine durant tant d’années. Elle aspirait pour moi à un travail plus en rapport avec mes possibilités physiques restreintes. A force de volonté, d’exercices, d’années d’un labeur acharné, je pus donner des leçons de violon, de piano et d’autres instruments. La musique était devenue ma seule amie, le dérivatif à mes chagrins, l’unique moyen d’oublier les souffrances et les difficultés de ce monde si misérable.

Mes élèves faisaient des progrès, et je pouvais ainsi aider un peu ma mère, qui avait toujours été un tel soutien pour moi. Mon père, lui, me ridiculisait, trouvant que je perdais

mon temps à jouer ainsi des heures entières. Ma santé n’était pas brillante, une maladie d’estomac me créait bien des douleurs; mais j’avais tellement peur d’une nouvelle opération que je préférerais souffrir en silence.

Puis l’affreuse guerre de 1939 se déclara. La Pologne fut envahie la première. Ma mère pleurait son pays mis à feu et à sang. Nous décidâmes avec mon frère de nous engager comme volontaires. Mais de ce fait, on nous versa dans l’armée polonaise en France, et on nous plaça dans un camp. Il y avait là des repris de justice, des volontaires sortis de prison. Aussi l’ambiance était des plus pénibles. C’étaient des bagarres à coups de couteau, des vols, à tel point qu’un matin, je me retrouvai sans chaussures, on m’avait volé tout ce que j’avais! Je fus transféré dans le sud comme agent de liaison. Que d’expériences ne fis-je pas là-bas! Il est impossible de décrire le désordre moral qui prévalait parmi la troupe, et les haines qui s’accumu-

